NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67.2 N° 1 1945

Le Père Emile Mersch (1890-1940)

Jean LEVIE (s.j.)

p. 69 - 80

https://www.nrt.be/fr/articles/le-pere-emile-mersch-1890-1940-2949

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE PERE EMILE MERSCH (1890-1940)

La mort prématurée du Père Emile Mersch a ravi à la Nouvelle Revue Théologique un de ses meilleurs collaborateurs, un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à son apostolat intellectuel, à ses progrès et à sa diffusion. Membre depuis longtemps du Conseil général de rédaction, il avait accepté peu avant la guerre de faire partie du Comité de direction. De 1926 à 1940 il avait sans compter donné à la revue son temps et sa peine, toujours prêt à intervenir dès qu'on faisait appel à lui, fidèle à ses engagements, ponctuel aux dates qu'il s'était assignées. Ses articles, profondément pensés et écrits avec toute l'âme, faisaient partout grande impression, non seulement dans les milieux théologiques, particulièrement dans les séminaires, mais aussi au delà du cercle habituel de nos abonnés. A maintes reprises, par des lettres ou des communications orales, nous avons perçu l'écho de la pénétrante action de ses écrits ; ses articles, tirés à part, parfois en plusieurs centaines d'exemplaires, étaient rapidement enlevés par les multiples demandes de non-abonnés, prêtres, religieux, religieuses, laïcs.

Notre douleur de l'avoir perdu est consolée par la pensée de la valeur surnaturelle de sa mort ; Dieu lui a accordé la grande grâce de donner sa vie dans l'exercice même de la charité fraternelle. C'est à Lens, en France, le 23 mai 1940, jour de la Fête du Saint-Sacrement, qu'il tomba au cours des violents bombardements aériens que subit la ville : averti dans l'après-midi que des blessés gisaient sans aide, au delà du canal, à Sallaumines, il s'était offert à M. l'archiprêtre, dont il recevait l'hospitalité, pour leur porter immédiatement les secours religieux ; il trouva la mort dans cet apostolat sacerdotal. Son corps repose aujourd'hui au cimetière de Lens.

Émile Mersch naquit à Marche (Luxembourg belge) le 30 juillet 1890 de parents très chrétiens, animés d'un vif esprit de foi et d'un sens élevé du devoir ; leurs trois enfants devaient embrasser la vie religieuse. Il fut au collège, soit à Marche sa ville natale, soit, durant les deux dernières années, chez les Jésuites de Verviers, un élève intelligent et appliqué, conquérant aisément les premières places, un adolescent pieux et attaché à son devoir en même temps qu'un excellent com-

pagnon, fidèle et dévoué à ses amis. Il était dès lors ce qu'il resta toujours : celui qui spontanément attire la sympathie et la confiance, condisciple franc et accueillant, bienveillant dans ses jugements, conciliant dans les discussions, et pourtant ferme dans son vouloir, personnel dans ses idées, indépendant de caractère, tranquillement, sereinement indépendant. Toute sa vie il suivit sa voie avec cette fermeté douce qui fut, dès sa jeunesse, un trait saillant de son caractère.

Après sa rhétorique, en septembre 1907, Emile Mersch entra à Arlon au noviciat de la Compagnie de Jésus. A ces deux années de formation religieuse il dut les deux grandes forces qui animèrent sa vie : une piété profonde, affective, filiale, qui prit au cours des études un aspect de plus en plus doctrinal ; l'idée de l'incorporation au Christ, qui caractérisa tout l'effort intellectuel du P. Mersch, caractérise davantage encore sa piété personnelle. La seconde force fut une abnégation aussi généreuse que simple ; au cours de sa vie, ses frères en religion ont noté maintes fois en lui ce don constant de soi, empressé, joyeux, si naturel qu'il semblait ne jamais lui coûter. C'était bien sa pensée intime, qui s'exprimait dans un fragment de papier retrouvé dans son prie-Dieu au lendemain de sa mort et contenant quelques lignes récemment écrites : « On a besoin d'hommes détachés d'eux, vivant pour tout donner... *Sit mihi unum velle et nolle tecum, nec aliud* ; volonté positive, y trouver ma joie, mon entrain. *Ita Pater*, oui, oui, actif ».

Au noviciat firent suite les années ordinaires de formation de la Compagnie de Jésus : une année d'études classiques au juvénat de Tronchiennes : 1909-1910 ; trois années de philosophie à Louvain : 1910-1913 ; puis après un an de repos exigé par son état de santé, quatre années de théologie à Bruxelles et à Louvain : 1914-1918, les événements de guerre l'ayant retenu en Belgique et ayant décidé les Supérieurs à lui faire commencer immédiatement sa théologie sans passer par les années habituelles d'enseignement dans un collège. C'est pendant ces années de théologie que se fixa sa vocation intellectuelle, l'orientation définitive de sa pensée. Ses compagnons d'étude se souviennent du long et solide travail qu'il leur lut, durant deux séances de « l'Académie des théologiens », les 28 octobre et 4 novembre 1917 ; consacré à la doctrine du « Corps mystique du Christ », il visait à centrer autour de cette idée fondamen-

tale tous les grands dogmes chrétiens. Les vingt-trois années qui devaient suivre, quoique remplies de maintes autres études et activités, furent, pour l'essentiel, un long effort de maturation et d'approfondissement de la synthèse alors entrevue ; entre le travail de 1917 et les deux volumes posthumes publiés en 1944 : « La théologie du Corps mystique », l'union est étroite, la similitude d'idées et de plan frappante. Rarement une vie fut mieux que celle du P. Mersch « une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ».

Dieu permit que cette œuvre de sa vie fût marquée au coin de l'épreuve et exécutée dans des conditions particulièrement difficiles. Alors que tout, dans ses goûts comme dans ses talents, semblait le prédestiner à la théologie et à l'enseignement du dogme, il fut en 1920, après un an d'études spéciales, envoyé comme professeur de philosophie à la Faculté des Sciences de Namur et chargé de tâches d'enseignement et de direction morale auprès de jeunes universitaires laïcs ; il devait garder ces fonctions durant quinze ans, jusqu'en août 1935. L'épreuve qui lui fut très pénible — ses intimes seuls le surent — fut généreusement acceptée. Elle eût découragé bien d'autres moins persévérants ; comment poursuivre activement des études de théologie dans un milieu de formation professionnelle de jeunes gens laïcs, sous le poids d'occupations nombreuses et absorbantes, sans bibliothèque théologique ou patristique spécialisée ? Comment le faire surtout sans rien négliger des devoirs d'état fixés par l'obéissance ?

Le P. Mersch réussit à concilier ces deux tâches qui semblaient, dans ces circonstances, inconciliables. Il se donna d'abord sans compter aux fonctions qui lui étaient confiées à Namur. Le professeur de philosophie ne se contenta pas d'éditer des cours autographiés qui devaient servir de manuels aux élèves, comme son « Memento de logique » ; il publia en 1927, sur la base de ses leçons de philosophie morale, le livre : « L'obligation morale, principe de liberté » (Louvain, Museum Lessianum), une étude historique : « Berkeley est-il empiriste ou spiritualiste ? » (*Revue Néoscolastique*, 1921, p. 237) et plusieurs articles de philosophie morale sur des sujets actuels : « La fonction de l'autorité » (*Nouvelle Revue Théologique*, 1926, pp. 81-107), « L'obéissance fière » (Ibid., 1927, pp. 36-47), « Renforcer l'autorité » (*Cité chrétienne*, 20 avril 1927),

« Amour, mariage, chasteté » (1) (*Nouvelle Revue Théologique*, 1928, pp. 5-30), etc.

Chargé depuis 1926 d'un cours supérieur de religion pour ses étudiants, il saisit avec joie cette occasion d'un ministère éminemment sacerdotal, qui le rapprochait de ses chères études théologiques : ses articles de janvier-mars 1929 de la *Nouvelle Revue Théologique* : « Religion, Christianisme, Catholicisme » sont le fruit des leçons d'apologétique, par lesquelles il débuta. En outre, il prêchait aux étudiants, partageait par moitié la direction de leur congrégation, fondait parmi eux le groupe des amis de la J.O.C., dirigeait leur cercle de déontologie médicale. Par les œuvres de Saint-Luc et des Saints-Cosme et Damien son activité s'étendait aux médecins et aux pharmaciens de la ville.

Plus profonde encore fut son influence morale et religieuse sur les jeunes gens qui lui étaient confiés ; le Père avait au plus haut point le don d'accueil : jeune avec les jeunes, spontané, inlassablement dévoué, il gagnait aisément la confiance. Surtout il y avait son « sourire ». « La première chose qui frappait, dit un de ses anciens, lorsqu'on rencontrait le P. Mersch pour la première fois, c'était son sourire... » Et un autre écrivait au lendemain de sa mort : « Le P. Mersch était pour moi un ami, un confident de mes peines, de mes hésitations, de mes faiblesses... Je pouvais tout lui dire, il comprenait tout, m'expliquait tout ».

A son action sur les étudiants de la Faculté, le P. Mersch devait ajouter, de 1925 à 1936, à la demande de l'évêque de Namur, la direction spirituelle des séminaristes au Séminaire épiscopal. De 1935 à 1936, il devait assumer une tâche semblable au scolasticat de Wépion (près de Namur), envers les jeunes scolastiques de la Compagnie de Jésus. Sa direction était imprégnée d'affection paternelle et de respect de l'action divine dans l'âme. « Le Père Mersch cherchait surtout, écrit un de ses fils spirituels, à faire découvrir à chacun le genre de sainteté qui lui était propre. Sa psychologie attentive en devinait les voies dans le caractère et le tempérament. Il ne compliquait pas. Il

(1) L'article a été repris, avec deux études des Docteurs R. Biot et L. Goedseels, dans la brochure : « Intelligence et conduite de l'amour » : 4e éd., Paris, Desclée De Brouwer, 1936. — Il a été traduit en anglais sous le titre : « Love, Marriage, Chastity », Londres, Sheed and Ward, 1939, 75 pp.

simplifiait plutôt, demandant à ses dirigés de s'orienter vers Dieu joyeusement dans la prière, l'obéissance surtout et la charité qu'il avait en culte. »

La prédication prit aussi à la même époque une part de son activité : à partir de 1928, durant sept années, il donna les récollections trimestrielles aux jeunes ouvriers de la J.O.C. de Namur. C'est aux jeunes qu'il préférait prêcher ; étudiants, jeunes ouvriers, séminaristes, religieux se préparant au sacerdoce. C'est à eux que s'adressèrent la plupart des retraites qu'il donna. Prédication très simple, spontanée, concrète, vivante. « La nature, écrit un de ses auditeurs, entrait à flots par les comparaisons, les images, les proverbes. Un de ceux-ci est resté célèbre. Il était souvent répété avec le sourire : chaque oiseau chante comme son bec est fait. C'était le résumé d'une des attitudes essentielles qu'il nous inculquait : être ce que l'on est, le mieux possible... »

* * *

S'il se donna sans réserve à la part d'apostolat que l'obéissance lui avait confiée, part qui fut si large et si féconde, le P. Mersch n'oubliait pas ses travaux théologiques et la synthèse qu'il avait entrevue comme œuvre de sa vie. Quand tout son devoir avait été rempli, alors il revenait à ses chères études, à la théologie du dogme de l'Incarnation, à la doctrine paulinienne de l'incorporation au Christ. Bien vite il avait reconnu que la synthèse de théologie spéculative qu'il rêvait n'était possible que sur la base d'une étude approfondie de l'Ecriture et de la Tradition et que celle-ci devait d'abord être entreprise : rechercher, depuis les Evangiles et saint Paul jusqu'à nos théologiens contemporains, en passant par toute la patristique et la théologie médiévale et moderne, ce qu'avait été la pensée de l'Eglise sur notre incorporation au Christ, telle fut l'enquête qu'il avait rêvé de faire à Louvain, dans la riche bibliothèque ouverte là sans peine à ses recherches, dans un milieu d'études connexes s'harmonisant avec elle. Il eut le courage de maintenir son projet dans les conditions difficiles qui lui étaient faites et malgré des occupations si différentes et si absorbantes. Ce fut un travail de longue patience qui dura de 1920 à 1929. Il réussit à le mener à bonne fin, d'abord en ne perdant jamais une minute et en consacrant à son enquête théologique tous les moments

libres que lui laissait son apostolat, ensuite en combinant avec sa résidence habituelle à Namur de fréquents séjours à Louvain, auprès de sa remarquable bibliothèque. Mais, où qu'il travaillât, l'essentiel de son effort fut toujours le contact personnel et prolongé soit avec le Nouveau Testament soit avec chacun des écrivains ecclésiastiques qu'il voulait comprendre ; de là, dans son esprit, une précision croissante et un enrichissement constant de la doctrine qu'il avait dès le début pressentie et aimée.

En juin 1929 il put considérer son œuvre comme achevée et il la présenta en lecture à des amis ainsi qu'aux censeurs de l'Ordre ; mais, sur des conseils judicieux, il reconnut bientôt qu'il n'avait pu atteindre, à cause des conditions défectueuses dans lesquelles il avait dû travailler, toute la bibliographie, surtout patristique, de son sujet. Il resta toujours très reconnaissant au P. de Ghellinck de l'aide précieuse qu'il lui prêta à cette occasion. Et ce fut un nouveau labeur de scrupuleuse érudition historique et philologique qu'il s'imposa alors durant plus d'une année, pour lire et étudier les récentes études ou dissertations ayant quelque rapport à son sujet ou aux écrivains ecclésiastiques analysés ; ainsi put-il partout nuancer ses jugements selon les dernières recherches. L'impression de ces deux volumes compacts prit également du temps ; ils sortirent enfin de presse en 1933, sous le titre : « Le Corps mystique du Christ. Études de théologie historique » (2).

L'ouvrage connut immédiatement un grand succès ; malgré ses dimensions et son prix élevé, la première édition fut épuisée en trois ans et une seconde édition parut en 1936. Lorsqu'on parcourt les nombreux comptes rendus consacrés à ces volumes, on est frappé par l'unanimité qui rapproche, dans les mêmes éloges, aussi bien les écoles théologiques différentes du monde catholique que des organes divers de théologie protestante. Glanons ici quelques appréciations : « Ouvrage magistral... Non seulement tout prêtre, mais tout chrétien cultivé se devrait de

(2) Première édition, Louvain, Museum Lessianum, 1933, XXXVIII-477 et 445 pp. ; deuxième édition, Louvain, Museum Lessianum ; Bruxelles, Édition Universelle, 1936, XLII-551 et 498 pp. L'ouvrage a été traduit en anglais : « *The Whole Christ. The historical Development of the Doctrine of the Mystical Body in Scripture and Tradition* ». Milwaukee, Etats-Unis, The Bruce Publishing Company, 1938, 623 pp.

le lire et de le méditer » (3). « Ce n'est pas sans regret que l'on quitte un ouvrage tel que celui dont nous venons d'indiquer les lignes essentielles. Les extraits des Pères qui y sont cités en foule constituent à eux seuls une riche anthologie. Les analyses, à la fois savantes et pieuses, qui les commentent, sont d'une rare précision. Il est à souhaiter que le livre du P. Mersch devienne pour beaucoup un livre de méditation et de lecture spirituelle. C'est un livre de science, assurément, mais c'est aussi un livre d'âme » (4). « Instrument de travail de premier ordre » (5). Tandis qu'un jésuite allemand appelle le livre « l'ouvrage le plus complet et le plus pénétrant, qui, de l'avis unanime des critiques, ait été écrit jusqu'ici sur ce sujet » (6) et qu'un dominicain français (7) parle « d'un ouvrage si riche et d'une érudition si généreuse » qui appelle « notre gratitude et notre admiration », un protestant anglais dit de lui : « Ce savant et admirable livre est presque une histoire du dogme écrite de ce point de vue... Nous n'avons pas en anglais de livre à comparer avec celui du R. P. Mersch » (8) et un protestant français : « Ouvrage monumental... contemplation de ce qu'il y a de plus profond et de plus élevé dans la piété catholique » (9). Le succès de la seconde édition n'a pas été ralenti par les événements ; elle aussi est épuisée (IV^e^-VI^e^ mille) et une troisième édition est devenue nécessaire.

* * *

Dès qu'il eut achevé son étude historique, préliminaire indispensable, l'auteur s'empressa de revenir à son dessein initial : la synthèse théologique de la doctrine du Corps Mystique, qui était le vrai but de tous ses travaux. S'il ne l'avait jamais perdue de vue et n'avait cessé d'en esquisser ou rédiger occasionnellement l'une ou l'autre partie, il semble que ce soit aux environs

(3) E. Van Steenberghe, dans la *Revue des sciences religieuses*, t. XIV, 1934, p. 309.
(4) G. Bardy, dans *La Vie spirituelle*, t. XXXVIII, 1934, pp. (176)-(180).
(5) B. Becker, dans la *Revue Bénédictine*, t. XLV, 1933, pp. 354-355.
(6) H. Bleienstein, dans la *Zeitschrift für Aszese und Mystik*, t. IX, 1934, pp. 193, ss.
(7) M. J. Congar, dans *Polybiblion*, t. CLXXXVI, 1933, pp. 183-185.
(8) A. G. H., dans *Oecumenica*, t. I, 1934, pp. 91-92.
(9) R. Will, dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, t. XIV, 1934, pp. 194-195.

de 1929 qu'il entreprit la composition suivie du livre projeté. Il en fit trois rédactions successives : la première, probablement de 1929 à 1935 durant son enseignement philosophique à la Faculté de Namur ; la seconde, semble-t-il, de 1935 à 1939 au scolasticat de Wépion et au Collège théologique de Louvain; en 1936 en effet il avait été envoyé à Louvain pour se consacrer tout entier à son travail ; la troisième rédaction, commencée en 1939, était, dans la pensée de l'auteur, la rédaction définitive ; elle s'achevait en mai 1940 lors de l'invasion de la Belgique par l'armée allemande.

Ces années de 1929 à 1940 furent particulièrement fécondes : la théologie spéculative était le domaine préféré du P. Mersch. Au fur et à mesure que sa pensée se précisait, que sa doctrine se formulait, il en donnait volontiers à diverses revues soit tel ou tel chapitre qu'il venait d'achever, soit certains développements ultérieurs, en matière morale ou ascétique, qu'il ne destinait pas à son ouvrage principal. Nombreuses furent les revues auxquelles il prêta son concours : *Nouvelle Revue Théologique* (qui publia vingt-quatre articles de lui de 1926 à 1940), *Recherches de Science religieuse, Revue Néoscolastique, Revue d'ascétique et de mystique, Periodica de re canonica et morali, Etudes religieuses, Orientations, Cité chrétienne, La Terre Wallonne, Zeitschrift für Aszese und Mystik*, etc. Il ne se refusait pas non plus à des revues de piété, bulletins d'*Apostolat de la prière* ou de *Croisade eucharistique*, revue *Au delà* des Auxiliatrices du Purgatoire. Mais tout cela n'était qu'expression occasionnelle du grand travail qui occupait ses journées : la rédaction des deux volumes : « La Théologie du Corps mystique ».

Pendant qu'il travaillait à la synthèse dogmatique du Corps mystique, le P. Mersch voyait s'esquisser devant son esprit une synthèse morale parallèle ; un article, ayant tournure de préface, laissé dans ses papiers, manifeste qu'il songea quelque temps à un ouvrage nouveau, présentant une synthèse semblable. Mais serait-il jamais possible ? En tout cas, en 1937, il préféra réunir les articles déjà publiés sur ce sujet et les éditer sous le titre : *Morale et Corps mystique* (10) ; deux ans après une réédition était devenue nécessaire ; le Père put encore la préparer lui-même ; retardée par les événements, elle a paru en 1941.

(10) Bruxelles, Edition Universelle, 276 pp., 1e éd. 1937 ; 2e éd. 1941. Traduction anglaise : *Morality and the Mystical Body*, New-York, Kennedy and Sons, 1939.

Le P. Mersch ne fut jamais un théoricien enfermé dans une tour d'ivoire et insensible à ce qui se passait autour de lui ; la profondeur même de ses convictions sur la dignité humaine, sur les exigences sociales de l'humanité, sur le primat de la morale, l'amena parfois à écrire, dans des périodiques appropriés, sur certains sujets de morale nationale ou internationale appliquée. Il le fit toujours avec grande discrétion, en s'en tenant strictement aux principes ; notons par exemple ses articles : « La fonction de l'autorité » (11), « Charité internationale » (12), « Autorité et liberté » (13). Notons encore, dans la *Nouvelle Revue Théologique*, sous la signature de Catholicus (pseudonyme qu'il partagea avec un autre collaborateur de la revue) ses deux notes : « Spiritualité sociale » (14), insistant sur la solidarité humaine contre les étroitesses de certains nationalismes, et « Pour les principes » (15), marquant l'importance du point de vue moral dans la vie internationale.

Le P. Mersch s'intéressa toujours vivement aux rapports entre la doctrine du Corps mystique et la spiritualité et l'ascèse catholiques. Il donna à ce sujet plusieurs articles à la *Nouvelle Revue Théologique*, qui ont été repris pour la plupart dans le volume : *Morale et Corps mystique*. Mais sa pensée sur ce point semble exposée de la façon la plus complète et la plus systématique en deux études, l'une de 1934 : « Aszetik und mystischer Christus » (16), l'autre, non encore publiée : « Corps mystique et Spiritualité » (17).

Au début de mai 1940, le P. Mersch avait virtuellement achevé ce qui dans sa pensée devait être l'œuvre de sa vie ; certes, pour donner à son travail la perfection qu'il rêvait, il y eût sans doute encore consacré de longs mois, plus d'une année peut-être, mais la dernière rédaction semble avoir été alors, à peu de chose près, terminée. Lorsque le Père fut contraint par les événements de quitter Louvain et de partir pour l'exil, au milieu des angoisses communes et des responsabilités

(11) *Nouvelle Revue Théologique*, t. LIII, 1926, p. 81.
(12) *La Terre wallonne*, t. XXI, 1929, p. 65.
(13) *Orientations*, t. XI, 1938, p. 511.
(14) T. LXV, 1938, p. 728.
(15) T. LXVI, 1939, p. 1075 : note rédigée par le P. Mersch au début d'octobre 1939.
(16) *Zeitschrift für Aszese und Mystik*, 1934, p. 97.
(17) Destinée au *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, au mot « Corps mystique ».

personnelles qu'il eut à assumer, ce fut chez lui un souci constant de sauver le manuscrit qui lui avait coûté tant de travail et qu'il emportait avec lui.

Or, brusquement, en cours de route, Dieu lui demanda le sacrifice de se trouver séparé de cette œuvre de sa vie et de la savoir livrée sans lui à tous les hasards d'une fuite devant l'invasion ; lorsque, à Orchies (France), il s'efforçait de mettre en sécurité deux Pères âgés et infirmes qui lui avaient été confiés, et que tous trois avaient trouvé place, avec une famille belge, dans une auto qui devait les mener au terme espéré, le P. Mersch, ayant quitté l'auto un instant pour s'informer de la route à suivre, fut retenu comme suspect par un poste militaire français jusqu'à plus ample information. Tragique malentendu qui s'explique hélas ! par la crainte extrême de l'espionnage allemand qui ébranla alors tant d'esprits et par les récits qui circulaient nombreux sur le déguisement des espions en prêtres ou religieux. En un pareil moment, tout retard eût pu être fatal à ses deux compagnons et à la famille belge qui s'était jointe à eux ; oublieux de lui-même, le P. Mersch les supplia de ne pas se soucier de lui davantage et de se hâter vers l'endroit où on comptait trouver pour les deux vieillards salut et sécurité ; lui-même les rejoindrait dès qu'il serait délivré. Une fois de plus il recommandait à la sollicitude de tous la serviette de cuir qu'il avait déposée dans l'auto et qui contenait une grande part du manuscrit de la « Théologie du Corps mystique ».

Mais les événements se précipitaient ; tandis que de son côté, quelques heures plus tard, le P. Mersch délivré devait s'acheminer vers Lens où il trouverait la mort, ses compagnons reprirent leur course vers le refuge escompté ; les bombardements aériens ne permirent pas de s'y arrêter ; ce ne fut qu'à Saint-Pol que les deux compagnons du P. Mersch, de plus en plus accablés par la maladie et la fatigue, purent être descendus ; ni l'un ni l'autre ne devaient survivre aux grandes souffrances de ces terribles journées. Dans l'extrême confusion qui précéda de quelques heures l'entrée des Allemands dans la ville, un seul des deux Pères, un vieillard de quatre-vingt-deux ans, put être conduit à l'hôpital de Saint-Pol et y fut jusqu'à la fin l'objet de soins attentifs des religieuses ; l'autre gravement malade depuis plusieurs années ne tarda pas à succomber au bord

même de la route. Il avait à ses côtés la serviette de cuir contenant la plus grande partie du manuscrit du P. Mersch et deux valises, communes aux trois Pères, et dans lesquelles se trouvaient sans doute encore d'autres cahiers. Lorsqu'il fut possible, après quarante-huit heures, de lui rendre les derniers devoirs et de l'ensevelir au cimetière de Saint-Pol, seule la serviette de cuir restait en place ; nous devons à M. l'archiprêtre de Saint-Pol d'en avoir assuré la conservation ; avec la perte des deux valises, a disparu, pensons-nous, une part de la dernière rédaction (18).

Grâce à Dieu, en s'aidant des deux rédactions antérieures, laissées à Louvain ou à Bruxelles, l'ouvrage put être reconstitué, non pas tel que l'auteur l'eût rêvé, mais assez complet pour rester l'expression fidèle de sa pensée, la réalisation authentique de l'effort de toute sa vie. Il a paru, en deux volumes, en juillet 1944, sous le titre : « La théologie du Corps mystique » (19).

* * *

Partout où il a passé, le P. Mersch a eu le privilège d'être estimé autant qu'aimé. Chez lui, la profondeur de la vie intérieure n'entravait en rien la spontanéité des qualités d'esprit et de cœur de l'homme non plus que la fermeté et la hardiesse d'intelligence du théologien. Son âme était unifiée. La même adhésion à Notre-Seigneur, qui a inspiré toute sa vie intellectuelle et pénétré toute son œuvre scientifique, fut aussi l'âme de sa vie religieuse et sacerdotale comme elle fut le principe profond de sa délicate charité envers tous.

Si l'on voulait résumer en quelques traits l'idéal que semble avoir poursuivi, sa vie durant, le P. Mersch, peut-être pourrait-on l'exprimer au mieux par trois passages tirés de ses propres écrits et qui furent rappelés sur son souvenir mortuaire :

(18) Nous serons très reconnaissant, du point de vue de l'œuvre du P. Mersch, envers quiconque pourra nous fournir des renseignements sur ces deux valises (une valise brune et une valise bleue) et sur les manuscrits y contenus et nous aider peut-être ainsi à recouvrer des cahiers d'une telle valeur, fruit de tant d'années de travail. Toute information, même anonyme, sera la bienvenue. On peut nous l'adresser personnellement, 11, rue des Récollets, Louvain, ou à la Direction du Museum Lessianum, à la même adresse.

(19) Deux volumes de XLII-388 et 402 pp., Bruxelles, L'Edition Universelle ; Paris, Desclée De Brouwer, 1944.

« Notre sainteté est dans l'amour joyeux et actif de la volonté du bon Dieu. L'aimer, même quand elle est mortifiante, l'aimer surtout quand elle est exigeante et réclame collaboration et peine et travail » (20).

« Sanctifier le travail, y être l'instrument, la plume, la voix de Dieu en quelque sorte, la voix par laquelle le Christ lui-même dit à ses membres ce qu'ils sont dans le Christ et ce qu'il est en eux » (21).

« Notre tâche est de vaincre le mal à force d'être bons, d'aimer toujours, d'aimer à priori, d'aimer d'un cœur aussi large que Jésus-Christ veut nous le faire, d'un cœur catholique » (22).

Mais ces trois devises se résument elles-mêmes en une seule, qui fut la pensée centrale de sa vie : Jésus-Christ, tout en tous.

« Repris tous dans le Christ, nous sommes tous repris en Dieu. C'est la vie éternelle qui, vivifiant l'humanité sainte du Sauveur, nous vivifie tous en lui. Et cette vie est catholique, universellement humaine, comme elle est éternelle et divine... » (23).

Sa vie entière avait été dominée par sa conviction profonde de l'union réelle, ontologique, de chaque chrétien avec le Verbe incarné, de chaque chrétien avec tous les autres dans le Christ. Elle s'acheva et se couronna tout naturellement par l'acte de généreuse charité qui amena sa mort, le jour de la fête du Saint-Sacrement, 23 mai 1940, dans l'exercice même du ministère du Christ, dans l'effort pour sauver ses frères chrétiens. Il avait le bonheur de trouver ainsi, dans le don total de soi à autrui, l'union définitive avec Celui qui avait été le centre de toute sa pensée et le principe de toutes ses affections (24).

Jean LEVIE, S. I.

(20 *Lettre à sa sœur.*

(21) *Notes personnelles* et *Le professeur de religion,* dans *Problèmes d'éducation religieuse.* (Compte rendu du 3e congrès intern. de l'enseignement catholique de Luxembourg), p. 7.

(22) *Charité internationale,* dans *La Terre wallonne,* nov. 1929, p. 81.

(23) *Le Corps mystique,* t. II, p. 367 (dernière page du dernier chapitre).

(24) Nous avons consacré au P. Em. Mersch, en introduction au premier volume de : « La Théologie du Corps mystique », p. VII-XXX, une notice plus étendue dont nous avons repris ici certains passages. On trouvera également dans ce volume p. XXXI-XXXIII, une liste bibliographique des ouvrages et articles du P. Mersch.